



**Anna DVORAK**

# Trois ans d'espoir et de désespoir



## Avant-propos

Le passé de la Tchécoslovaquie a connu des rebondissements depuis la nuit des temps. Rien que dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le pays en compta deux : d'abord en 1938, les Alliés donnèrent leur accord à Hitler pour annexer une partie du territoire tchèque en espérant éviter une guerre, lors des accords de Munich. Et puis, à Yalta en 1944, les Alliés décidèrent le partage de l'Europe d'après-guerre, sans se soucier de ce mouchoir de poche au milieu de l'Europe.

Il semblerait que le sort de ce petit pays dépende invariablement des décisions d'autrui.

La mainmise sur cet État a profité de plus d'une façon aux pays appartenant désormais au Bloc de l'Est. La richesse nationale partit en lambeaux. Par décision des autres puissances, l'industrie florissante fut transférée ailleurs. Un vaste territoire cédé à l'URSS qui en bénéficia en guise de remerciement pour la libération... Les ressources du sous-sol, comme l'uranium, furent livrées au « grand frère libérateur ». Le savoir-faire fut mis aussi à sa disposition – les fabriques de chaussures Bata transférées dans d'autres pays. L'industrie lourde dépendrait désormais des ukases dictés par Moscou.

Ces décisions, admises par le Parti du pays et subies par une population qui n'avait pas droit à la parole, eurent de lourdes conséquences. Les sangsues des tentacules soviétiques mirent à mal toute l'économie et, plus gravement, l'esprit des gens. Ils étaient devenus des pions sur un échiquier qui ne leur appartenait pas et dont ils ne connaissaient, pour la plupart, pas les règles.

Les années qui suivirent la libération se caractérisaient par un stalinisme étouffant et débilitant. Petit à petit, les idées d'un changement prirent naissance, le souffle d'un renouveau timide naquit. L'espoir d'une autre vie rendit des gens plus optimistes et plus courageux. Le 21 août 1968 étouffa cette lueur dans l'œuf.

Cinquante ans après, les souvenirs s'effacent et se déforment. Comment avait-on fait pour s'approvisionner, s'habiller, se chauffer ? Le passé devient irréel.

Pour ne pas le laisser là où il est : dans le noir de l'oubli, je le cherche dans un miroir au nom de ceux qui l'ont vécu, des gens connus ou inconnus, dont j'ai écouté les confidences ou dont j'ai entendu parler par leurs amis.

L'espoir du Printemps de Prague a été perdu à jamais durant les vingt années qui ont suivi. Je n'en

ai extrait qu'une petite partie, vécue par des personnages imaginaires dans des lieux souvent imaginaires aussi. Mais l'imagination n'a rien à voir avec les événements, bien réels eux.

\*\*\*

La nuit était à nouveau tiède et sans vent. Quelques étoiles éparses scintillaient dans le ciel noir. Les ruelles, où les lampadaires étaient dispersés, laissaient imaginer le ciel étoilé.

Une pointe de clarté, tremblante comme une luciole, s'approchait rapidement, devenant trois points distincts. Sa trajectoire dévia pour amorcer une descente vers l'horizon.

Pilny cheminait par des petites rues vers son domicile, regardant parfois vers le ciel, mais, le plus souvent, scrutant le pavé irrégulier. Il n'était pas question de tomber. Il sentait une oppression incontrôlable depuis cette annonce de leur chef. Que se passait-il ? Il était presque arrivé devant sa maison quand il fit subitement demi-tour et allongea le pas. L'angoisse le propulsa sur le chemin du journal. Plus il s'en approchait, plus il se dépêchait, au point de courir sur les dernières dizaines de mètres. Les fenêtres des étages étaient aveugles, tout le monde était rentré depuis longtemps. Seules les rotatives de l'imprimerie devaient cracher des milliers d'exemplaires à distribuer le lendemain matin.

Un bruit sourd déchira le silence. Pilny leva la tête. Une ombre couvrit une des étoiles visibles, les feux de position d'un avion chassèrent la Voie lactée. Plus loin, un autre trio de feux arriva. Les avions se dirigeaient vers le nord-ouest, vers l'aéroport civil de Prague. Malheureusement, les hauts bâtiments de l'avenue obstruaient toute vision, on ne pouvait qu'essayer de s'orienter approximativement. Le gardien de nuit devait dormir tranquillement, arrachant quelques courtes heures de sommeil à sa longue nuit de service. On ouvrirait les portes du journal vers quatre heures, les premiers ballots de journaux partiraient vers les gares, suivis par d'autres, destinés aux kiosques de la ville. Pilny sauta par-dessus la barrière, ouvrit la porte latérale et pénétra par l'arrière au rez-de-chaussée. L'ascenseur ne fonctionnait pas à cette heure-ci. Il monta les étages pour arriver sous le toit d'où il pouvait, par une lucarne, regarder dans la direction présumée de Ruzyn. Le Château de Prague était situé dans la même direction et on le voyait bien. Mais sa masse imposante effaçait toute visibilité au-delà. Il respira longuement et plissa les yeux. Ses lunettes étaient dans son bureau, il n'y voyait pas grand-chose. Avec le temps, ses yeux s'habituaient à l'obscurité et commencèrent à distinguer des ombres aux lumières tressautantes amoncelées légèrement à droite. Pas de doute, les gros-porteurs allaient atterrir.

Il descendit quatre à quatre les étages jusqu'à son bureau. Il alluma la radio. Le programme de nuit continuait, il n'était pas encore une heure du matin. Il tourna un peu en rond, que faire maintenant ? Avait-il raison de vouloir réveiller le directeur ? Où serait-il plus raisonnable de se renseigner d'abord au Comité central du Parti ? Il décrocha et téléphona au Comité – la ligne était occupée. Son deuxième appel fut pour Vitek. Celui-ci décrocha après la sixième ou septième sonnerie, sa voix était pâteuse :

— Milan, tu es fou, tu ne dors donc jamais ?

— Réveille-toi et viens le plus vite possible au journal. En venant, regarde vers Ruzyn. Ça ne doit pas être trop loin de chez toi. Et prends un taxi !

— Où veux-tu que je trouve un taxi à cette heure-ci ? Quelle heure est-il, au fait ?

---

— Passé minuit. Grouille-toi !

— Qu'est-ce que je dois voir près de Ruzyn ?

— Des mouvements dans le ciel, des avions, je ne sais pas, regarde ! Arrête-toi aussi chez ton ami du « Front de Jeunesse ». \* Je le préviens de ce pas de ton arrivée. Fais vite !

Pilny raccrocha et téléphona au jeune journaliste du « Front ». Richard était absent, selon sa mère qui avait décroché presque immédiatement. Pilny s'imagina qu'elle attendait le retour de son fils. Il obtint le même résultat au domicile du directeur, son épouse ne savait pas quand il rentrerait. Il était à une réunion, elle ne savait pas où. Puis il essaya d'obtenir une communication avec la radio, sans succès.

Des gouttes de sueur coulaient sur son front et tombaient sur les papiers restés sur son bureau. Ses doigts tambourinaient machinalement au rythme de la marche émise par la radio.















